

## LA PRISE DE PLEVNA

Les Russes apprirent vendredi soir qu'Osman Pacha s'appêtait à faire une sortie, et firent de leur côté tous les préparatifs pour le recevoir.

Osman Pacha avait abandonné, durant la nuit, toutes ses positions depuis Gritvitz jusqu'à Mont-Vert, et concentré la plus grande partie de son armée sur la rive gauche du Vid, qu'il avait traversé par deux ponts, l'un ancien, l'autre nouveau et récemment construit. Il emmenait une partie de son artillerie, environ trois batteries, et un train d'environ 5 à 600 véhicules trainés par des bœufs. Il avait réussi à faire franchir la rivière par son armée, son artillerie et une partie du train au lever du jour. Les Russes disent que le fait qu'il partait avec un train aussi considérable, prouve qu'il s'était trompé au sujet de leur nombre ; qu'il croyait que la ligne russe, par suite de l'absence du général Gourko, était très-faible sur la route de Sofia, et pensait qu'une autre route le long du Vid était virtuellement ouverte.

L'attaque fut dirigée contre les positions occupées au nord de la route de Sofia par les grenadiers, dont les lignes s'étendaient de la route jusqu'en un point en face d'Opanès, où elles faisaient leur jonction, à la ligne des Roumains, qui se recourbaient à travers Susurla. On dit que l'attaque a eu lieu avec mille hommes, mais j'en doute, car il n'y a réellement pas de place pour déployer autant de troupes, à moins qu'elles ne fussent descendues des hauteurs d'Opanès et qu'elles eussent pris les positions roumaines, et je n'ai pas appris qu'elles l'aient fait. De plus, les Turcs n'ont pas attaqué les positions russes au sud de la route, comme ils l'auraient probablement fait s'ils avaient attaqué en pareille force. Quoi qu'il en soit, l'attaque a été des plus brillantes et des plus audacieuses.

Les Turcs s'avancèrent aussi loin qu'ils le purent à l'abri de leurs chariots, tandis que les Russes dirigeaient contre eux un feu terrible de leurs carabines Berdan, qui sont à peine moins meurtrières que les Peabody, et ouvraient contre la ligne en marche un feu d'obus et de *shrapnells*. Les Turcs accomplirent alors un acte de magnifique bravoure, qui n'a d'égal que la prise des deux fameuses redoutes par Skobelev.

Trouvant probablement que leur abri commençait à leur manquer, les bœufs des chariots ayant été tués ou s'étant enfuis frappés de terreur, ils s'élançèrent en avant contre la ligne de retranchements occupée par le régiment de Sibérie, sautèrent au-dessus comme une trombe, pénétrèrent dans la batterie et tuèrent à coups de baïonnette presque jusqu'au dernier des artilleurs, officiers et soldats, qui se tinrent auprès de leurs pièces avec un inébranlable héroïsme. Le régiment de Sibérie avait été bousculé et presque annihilé. Les Turcs avaient rompu le premier cercle qui les enfermait. S'ils étaient allés plus loin, ils en auraient trouvé deux autres ; mais ils n'en eurent pas le temps. Les Russes se rallièrent presque immédiatement.

Le général Stroukoff, de la suite de l'empereur, amena la première brigade de grenadiers, qui, conduite par son général, se lança sur les Turcs avec furie. Il s'engagea dans un combat corps à corps, baïonnette contre baïonnette, qui a duré plusieurs minutes, dit-on, car les Turcs s'accrochaient aux canons capturés avec une opiniâtre obstination. Ils semblaient avoir oublié dans la fureur de la bataille qu'ils étaient venus pour s'échapper de Plevna, et non pour prendre et garder une batterie, et ils tinrent aux canons avec presque autant d'acharnement que les Russes qui étaient étendus morts autour d'eux en avaient déployé quelques minutes auparavant.

Presque tous les Turcs engagés dans ce combat ont été tués. Ceux qui se trouvaient dans les tranchées sur les flancs, ouverts au feu des Russes, avaient nécessairement peu d'abri ; ils furent bientôt battus, et commencèrent une retraite qui, sous le feu meurtrier dirigé contre eux, se changea rapidement en fuite. Quel-

ques-uns cherchèrent un abri derrière les chariots brisés, et retournèrent le feu pendant quelque temps, mais la grande majorité se réfugia sur les berges profondes du Vid, où ils trouvèrent un simple abri contre les obus et les balles russes. Ils se reformèrent sur ces berges et commencèrent immédiatement à répondre au feu des Russes.

Il était alors huit heures et demie, et la sortie turque était virtuellement repoussée, mais la bataille continua pendant quatre heures encore. Les pertes infligées, à partir de ce moment, n'ont pas été grandes de part ni d'autre, car les deux armées étaient à couvert. Les Russes étaient résolus à empêcher une nouvelle sortie, et des deux côtés on resta ainsi en position. En réalité, il paraissait y avoir au premier abord toute probabilité que les Turcs feraient un nouvel effort, bien qu'il fût évident, pour quiconque connaissait la force des Russes et avait vu cette affaire, que dès le début ils n'avaient aucune chance de s'échapper, alors même que Osman Pacha aurait eu deux fois autant de troupes.

Pendant quatre heures l'ouragan de plomb continua, en même temps qu'une centaine de canons envoyaient la flamme, la fumée et le fer. Pendant tout ce temps nous nous attendions à voir l'un ou l'autre des adversaires se lancer à la charge. Nous pouvions encore difficilement comprendre que ce fût le dernier combat que nous verrions autour de Plevna, et que lorsque les canons cesseraient de tirer, ce serait la dernière fois que nous les aurions entendus ici. C'était un spectacle profondément impressionnant. Derrière nous la plaine s'étendait jusqu'à l'horizon, noire et sombre, sous les nuages couleur de plomb d'une lugubre journée de décembre ; devant nous la gorge conduisant à Plevna, flanquée de chaque côté par de hauts rochers escarpés, et entre nous et eux, la fumée, le feu et le grondement de la bataille remplissant l'air de son puissant tonnerre, une bataille de laquelle dépendait le sort, non de Plevna, car la ville longtemps assiégée était déjà aux mains des Russes, mais d'Osman Pacha et de son armée.

\* \*

Vers midi, le feu commença à se ralentir des deux côtés. Puis il s'arrêta complètement. Le roulement de la mousqueterie et le sourd grondement de l'artillerie ne se faisait plus entendre. La fumée s'éleva et le silence s'établit—un silence qui ne sera pas interrompu ici pendant maintes années, peut-être même jamais, par les bruits de la bataille.

Le feu avait cessé depuis plus d'une demi-heure, lorsqu'on vit flotter un drapeau blanc sur la route qui contourne les rochers au-delà du pont. Plevna était tombé et Osman Pacha allait se rendre.

Un long et retentissant hurra s'éleva des rangs de l'armée russe lorsque le drapeau blanc apparut et qu'on comprit sa signification—un hurra joyeux qui retentit dans toute cette lugubre plaine et fut répercuté par les échos sonores des rochers qui dominaient la scène. Il était clair qu'un fardeau avait été enlevé du cœur de tous.

Un moment après on vit un officier turc, un drapeau blanc à la main, traversant le pont à cheval. Il s'avança jusqu'auprès du général Ganjecky, commandant des grenadiers, s'arrêta un moment et retourna sur ses pas. On apprit que c'était un officier d'un grade inférieur, et qu'il retournait parce que le général Ganjecky l'avait invité à envoyer un officier ayant rang de pacha pour négocier les conditions de la capitulation.

Nous nous avançâmes alors à trente ou quarante, ayant à notre tête le général Skobelev, qui avait été posté ce matin sur la route de Sofia, le long de la chaussée vers le pont, à courte portée des carabines turques, si les soldats turcs groupés en masse sur la route derrière le front au sommet des rochers dominant sur le Vid avaient voulu tirer sur nous.

A environ 50 mètres du pont, et à 75 de quelques masses turques groupées de l'autre côté, nous fîmes halte. Le général Skobelev et deux ou trois autres officiers

agitèrent des mouchoirs blancs. Les Turcs répondirent à ce signal d'amitié en agitant un morceau de mousseline blanche, d'environ 2 mètres carrés, attaché à une hampe. Puis deux cavaliers s'avancèrent portant chacun un drapeau blanc. Ils traversèrent le pont et s'approchèrent de nous. Ils eurent un moment de conversation avec l'interprète du général Skobelev, et il nous fut annoncé alors qu'Osman lui-même sortait, et les deux cavaliers retournèrent au galop.

"Osman lui-même arrive !" nous écriâmes-nous tous avec surprise, et c'était assurément un incident imprévu.

—Nous ne manquerons pas de lui faire une respectueuse réception, dit un officier russe.

—Certainement, dit un autre, nous devons tous le saluer, et les soldats doivent présenter les armes.

—C'est assurément un grand soldat, dit un troisième, et il a fait une défense héroïque.

—C'est le plus grand général de l'époque, dit le général Skobelev, car il a sauvé l'honneur de son pays. Je lui tendrai la main et je le lui dirai.

Tous étaient unanimes dans leurs éloges, et les massacres des blessés russes commis par l'armée turque de Plevna étaient oubliés.

Tout autour de moi le sol était couvert de sinistres reliques de la bataille. Par ci par là la terre était creusée par l'explosion des obus. Près de moi gisait un cheval qui hennissait en se débattant contre les étreintes de la mort. A côté, un bœuf, qui perdait tout son sang, attendait silencieusement la mort ; ses grands yeux ronds et patients nous regardaient tristement. Juste devant moi il y avait une charrette avec un cheval mort dans les traits comme il était tombé, et un soldat turc, dont la tête avait été emportée, était étendu à côté de l'animal. Un autre soldat était étendu sous le véhicule, et autour gisaient quatre blessés regardant tristement le ciel obscur, ou se couvraient la figure du capuchon de leur capote grise déguenillée.

Pas une plainte ne sortait de leur bouche. Ils étaient étendus là et supportaient leurs souffrances avec un calme, une force d'âme stoïque qui me firent monter les larmes aux yeux. Les chirurgiens russes parcouraient déjà le champ de bataille, recherchant les blessés et leur faisant un premier pansement, en attendant l'arrivée des fourgons d'ambulance.

Je remarquai tout cela pendant la pause, qui fut enfin rompue par les cris de : "Le voilà, il arrive !" et je retournai au point qui offrait le plus d'intérêt. Deux cavaliers s'approchaient de nouveau avec un drapeau blanc, dont le porteur paraissait un simple soldat. Il portait un fez, une longue et sale capote brune, et sa chaussure était en lambeaux. L'autre cavalier portait un brillant fez rouge, qui faisait ressortir le manteau bleu de l'officier. Il était propre et coquet, et avait des gants frais. Il était comparativement jeune ; sa figure était ronde et rosée ; il était rasé de frais, avait une légère moustache, le nez droit et les yeux bleus. Il ne paraissait pas avoir plus de vingt-cinq ans.

"Ce ne saurait être Osman Pacha !" fut l'exclamation générale. En effet, ce n'était pas lui, mais Téfik-Bey, son chef d'état-major. Était-il possible que cette figure juvénile appartint à l'homme qui était le bras droit d'Osman Pacha, qui doit avoir pris une si grande part à l'organisation et à l'entretien de la puissante défense d'Osman ? Cela paraît étrange, mais c'est vrai. Les Turcs ont au moins le mérite de ne pas craindre les jeunes gens. Je n'ai pas vu aucun officier à barbe grise dans cette armée captive. Chacun de notre côté salua Téfik-Bey sur son passage. Il s'arrêta un moment et resta silencieux. Puis il parla en français avec un bon accent, mais lentement, comme s'il choisissait ses paroles.

Il dit : "Osman Pacha..." puis s'arrêta pendant au moins dix secondes avant d'ajouter : "est blessé."

C'était la première nouvelle que nous recevions de l'événement. Chacun en exprima son regret.

—Pas gravement ? nous l'espérons tous, dit le général Skobelev.

—Je ne le sais pas, fut la réponse, avec une pose d'une seconde entre chaque mot.

—Où est Son Excellence ? lui demanda-t-on ensuite.

—Là," répondit Téfik-Bey en désignant une maison dominant la route immédiatement de l'autre côté du pont.

Puis il y eut une pause durant laquelle nous examinâmes à fond notre visiteur, qui nous observait de son côté avec le plus grand calme, à ce qu'il me parut, mais avec une curiosité évidente. La pause devenait embarrassante. Le Turc ne montrait aucun empressement à parler, et un sentiment de délicatesse empêchait évidemment les Russes de lui demander s'il était venu pour la reddition ; en outre, il n'y avait en réalité là aucun officier ayant le droit de traiter avec lui.

La situation était critique et embarrassante. Les deux armées nous observaient à cent mètres de distance l'une de l'autre au plus, les armes à la main, car l'infanterie s'était graduellement avancée vers le pont.

Finalement, le général Skobelev dit en hésitant : "Y a-t-il quelqu'un que vous désirez voir ?—(une pause).—Avec qui désirez-vous parler ?—(une pause).—Y a-t-il quelque chose... ?—(une pause).—Que diable nous veut-il ? Pourquoi ne parle-t-il pas ?" laissa échapper le général en anglais, en se tournant vers moi. Téfik-Bey resta impassible. Je l'ai revu depuis, et je trouve qu'il est singulièrement et habituellement taciturne, mais je crois que son silence obstiné en cette occasion était dû en partie à son émotion, en dépit de la contenance ferme et impassible qu'il conservait.

—Le général Ganjecky commande ici. Il viendra immédiatement, dans le cas où vous désireriez lui parler, finit par dire le général Skobelev. Téfik-Bey se borna à incliner la tête.

—Osman-Ghazi a fait une défense des plus brillantes et des plus glorieuses, dit un officier. Nous estimons hautement ses qualités militaires. Le Turc regardait fixement devant lui et ne fit pas mine d'avoir entendu.

—Nous le considérons comme un très-grand général, dit un autre. Pas de réponse. Les yeux du Turc étaient fixés dans la direction de Sofia, comme s'il cherchait Mehemet-Ali. Il ne servait évidemment de rien d'essayer d'entrer en conversation avec un homme aussi obstinément silencieux, et on y renouça. Par bonheur, le général Stroukoff, de la suite de l'empereur, arriva bientôt, avec pouvoir de traiter. Il demanda à Téfik s'il était autorisé par Osman Pacha de négocier. Il paraît que non. Je n'ai pas saisi tout ce qui a été dit, mais le résultat final fut que Téfik s'inclina vers nous et repassa le pont au galop.

Nous attendîmes pendant quelque temps encore. Quelques-uns des Turcs qui se tenaient sur le pont s'avancèrent et s'approchèrent de nous, les uns avec leur carabine en bandoulière, les autres la tenant à la main. Ils circulaient autour de nous et nous regardaient curieusement. Des milliers des leurs étaient sur les rochers, à cinquante mètres à peine de distance, nous regardant tranquillement, les armes à la main. Une volée bien dirigée aurait très-sensiblement éclairci les rangs des cadres russes de ce côté du Vid, car à ce moment il devait y avoir une centaine d'officiers réunis sur ce point, et rien n'était encore convenu quant à la capitulation. Sur les hauteurs, à notre droite, nous voyions les Russes marchant sur la redoute d'un côté, tandis que les Turcs les évacuaient de l'autre.

A ce moment, le général Ganjecky arriva ; la route est encore bloquée par les charrettes, les chevaux et les bœufs morts. Les hommes ont tous été enlevés ; cependant, à côté du pont, je vois encore un jeune soldat étendu blessé. Il s'est soigneusement enveloppé dans sa capote, et a placé sa carabine et son havre-sac sous sa tête. Il est évidemment fier de son arme, un Peabody, car elle est très-propre et luisante, et il l'a soigneusement placée sous